

La fontaine du village

Autor(en): **A.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 45

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le feuillage des grands arbres... Soudain un cri général a retenti : « Les voici ! » Le bruit qu'ils faisaient, bien qu'éloignés, rappelait celui d'une forte brise dans les cordages d'un vaisseau dont les voiles sont ferlées. Quand ils passèrent au-dessus des têtes, on sentit un courant d'air. Déjà des milliers étaient abattus par les hommes armés de perches, mais il en arrivait sans relâche. On alluma des feux et alors ce fut un spectacle fantastique, merveilleux et plein d'une magnifique épouvante. Les oiseaux se précipitaient par masses et se posaient où ils pouvaient, les uns sur les autres, et en tas ; puis les branches, cédant sous le poids, craquaient et tombaient, entraînant par terre et écrasant les troupes serrées qui surchargeaient chaque partie des arbres. C'était une lamentable scène de tumulte et de confusion. En vain aurait-on essayé de parler ou même d'appeler les personnes les plus rapprochés ; c'est à grand-peine si l'on entendait les coups de fusil, et l'on ne s'apercevait du tir qu'en voyant recharger les armes. Personne n'osait s'aventurer au milieu du champ de carnage. On avait renfermé les porcs, et l'on remettait au lendemain pour ramasser morts et blessés ; mais les pigeons venaient toujours, et à minuit passé, on ne remarquait aucune diminution dans le nombre des arrivants. Le vacarme continua toute la nuit ; il s'entendait à trois milles de là. Enfin, aux approches du jour, le bruit s'apaisa un peu, et longtemps avant qu'on pût distinguer les objets, les pigeons commencèrent à se remettre en mouvement dans une direction tout opposée à celle par où ils étaient venus. Au lever du soleil, tous ceux qui étaient capables de s'envoler avaient disparu. C'était maintenant le tour des loups, renards, lynx, couguars, ours, ratons, opossums et fouines, bondissant, courant, rampant, se pressant à la curée, tandis que des aigles et des faucons se précipitaient du haut des airs pour les supplanter, ou du moins prendre leur part d'un aussi riche butin. Quel mince profit pour justifier une telle destruction !

La fontaine du village.

Vous ignorez peut-être qu'il y a dans chaque village un endroit près duquel la jeune fille qui a été trompée, la mari qui bat sa femme, la femme battue et même toute honnête personne évitent de passer craignant d'être autant de textes pour... pour les gens qui le fréquentent. — Quel est-il cet endroit si terrible ? — C'est le *cotey* de M^{me} la syndique, ou de M^{me} la conseillère, de M^{me} la juge, de M^{me} la capitaine ? — Non ! non ! vous n'y êtes pas... c'est... la fontaine du village !... Ah ! j'entends des récriminations, des réclamations !... Pardon, pardon, mesdames, je ne dis point cela pour vous fâcher, d'ailleurs ce n'est pas moi qui le dit : je ne fais que répéter ce que m'a raconté l'autre jour la bonne vieille chèvre d'une fontaine de 510 ans, délaissée dans un coin sûr et respectable, il est vrai, mais qui n'en est pas moins triste.

— Vous plaignez mon sort, mon jeune ami, me disait-elle avec un sourire qui rayonnait sur sa tête vénérable où tous les frimas et les autans de trois siècles ont creusé de profondes rides, vous avez tort. Je ne saurais me plaindre, puisque je jouis de la retraite, car, quand on a un peu de charité et des oreilles quel- que peu délicates, il est bien triste d'être fontaine de village !...

Je n'ai pas suivi de cours d'histoire : de mon temps on étudiait

peu et le monde n'en valait pas moins, croyez-moi ; eh bien ! malgré cela, je défie tous les chroniqueurs et les professeurs d'histoire, plus les amateurs de scandales, d'en savoir autant que moi !

On m'a dit qu'un certain Monsieur du *Conteur vaudois* a écrit quelques lignes sur les défauts des dames, ah ! il n'a fait qu'effleurer, mon ami ! Il est vrai qu'il n'a parlé que des *dames*, quand bien même les autres sont du bois dont on les fait ; mais, mais si elles n'ont pas les mains blanches, délicates, une voix de cygne, des maux de nerfs à discrétion et des crinolines d'une ampleur démesurée, elles ont, en revanche, des poings, des bras forts et robustes, et des langues !... oh ! des langues qui font plus de bruit que leurs mains lorsqu'elles frappent sur la planche à savonner, ou que leurs bras quand ils s'essayaient à rosser les maris qui veulent regimber ou qui ont bu un coup de trop, car ce sont là les maux de nerfs qu'elles prennent ces dames de la campagne.

C'est auprès des fontaines, bien malheureusement pour nous, qu'on respire le souffle qui flétrit les réputations, c'est là que se divulguent les secrets des ménages, que les maris pondent des œufs à foison ! La lavandière, un œil sur celle de ses mains qui tient le savon, l'autre quand ce n'est pas tous les deux, sur les passants ou celles avec qui elle jase ; la ménagère qui lave son légume faisant de même, et laissant maintes chenilles et autres insectes du même genre profiter de son babil pour rester dans le légume, toute la gent babillarde, enfin, a peu l'œil à l'ouvrage et beaucoup sur le prochain :

— Eh ! voisine Fanchette, en voilà une qui passe *que* je ne voudrais pas en avoir autant qu'elle sur la conscience. La Louise à Daniet m'a dit que la Charlotte au capitaine lui avait dit qu'on croit sûrement que... vous savez... !

— Ah ! cousine Charlotte, peut-on douter ? des gens comme ça !... Le bon Dieu est juste !... de la canaille !... Oh ! c'est sûr !

— Regardez donc, dit tout bas à sa voisine une grosse commère aux cheveux retombant en mèches dans toutes les directions imaginables, regardez donc celui-là avec son air fendant ; en *fricasse*-t-il des écus !... S'il n'est pas ruiné avant six mois, je mets ma tête au feu ! Après ça il faudra que la commune nourrisse toute la bande, mais avec des municipaux comme on a, un tas de sans-conduite, de flâneurs, de grugeurs, tout ira bien en décadence. Pensez-donc qu'ils n'ont pas voulu nommer mon mari garde-champêtre parce que, pour faire une farce, comme vous pensez bien, il a pris les poires du fameux poirier d'Abraham-François de la Richonnaz !... Quelle indignité !...

Et le chacune de répondre à l'unisson avec accompagnement de coups redoublés sur les planches à savonner, ou de froissements de légumes.

Voilà assez d'échantillons ! Après cela, la lessive est mal lavée, les légumes renferment encore tout un petit monde vivant, ce qui occasionne mille disputes, mille chicanes dans l'intérieur des familles ; d'ailleurs, on est trop restée à la fontaine, et pendant ce temps les marmots ont récuré la cuisine avec la soupe, se sont régalés de confitures jusqu'à s'en barbouiller les cheveux, et quel tapage !... Et si le mari gronde, on riposte crânement ; on met les mains (non pas des mains blanches) sur les hanches, et on lui dit d'un ton sérieusement fâché : « Viens y-voir, toi qui viens de babiller auprès de la bouteille ; mais les hommes sont comme les veaux ; ils n'ont rien de bon que la langue... » et mille douceurs semblables apprises à mon école ou tout se lave... que les mauvaises langues !

— Ah ! mon ami, mon ami, quel triste sort que d'être fontaine, fontaine de village !... Je t'assure que si l'on n'avait pas la conscience bien ferme on deviendrait folle à force d'en entendre, ou quelquefois on éclaterait de tous côtés à force de rire. En un mot, la fontaine avec sa vie ordinaire est une parfaite image du monde entier : la langue y mène toutes choses.

A. C.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. GUÉNOUD